

XYZ. La revue de la nouvelle

Il n'y a plus personne à la fenêtre

Rollande Boivin



Number 54, Summer 1998

Retards

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/4779ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Boivin, R. (1998). Il n'y a plus personne à la fenêtre. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (54), 72–77.

Tous droits réservés © Publications Gaëtan Lévesque, 1998

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

Il n'y a plus personne à la fenêtre

Rollande Boivin

Je n'aurais jamais dû être là. À épier. Je connaissais la maison. Même en fermant les yeux, je la retrouvais sous mes paupières. Le toit de tôle grise, la teinture rouge des bardeaux et les fenêtres blanches. À carreaux. Sans rideau. Je m'étais placée du côté est de la galerie. Derrière moi, un *pit* de sable obstruait l'horizon. Parfois, des enfants et des hommes y remplissaient des seaux et des camions. Pour d'impossibles châteaux. La route coupait la montagne de sable, croisait des champs de pâquerettes, traversait le ruisseau, la savane, longeait la maison et s'en allait se perdre vers l'ouest, au-delà des montagnes de Sainte-Monique.

Dans la maison, une femme marchait d'une pièce à l'autre. J'apercevais, de la fenêtre, l'évier, la pompe à eau et le poêle noir orné de tuiles en faïence bleue. Un homme est entré. Il a décroché une lampe du mur et monté la mèche. Pendant qu'il l'allumait, elle est venue vers lui. Il a levé la flamme à la hauteur de son visage et j'ai vu qu'elle était belle. Le paysage a basculé autour de moi.

Tout est noir. De très loin me parvient la voix de l'homme. Il parle d'un enfant, du salon qui est vide. D'un piano aussi. Il dit : « Les enfants apprendront de toi, moi, je ne connais pas ces affaires-là... »

Je dérive. Dans le noir. En suspension. Je me sens bien. Recroquevillée, je suce mon pouce. Je me balance quand elle marche. Au rythme de ses pas.

L'homme chante. L'eau coule par saccades. Une porte se ferme. La voilà seule. Peut-elle m'entendre ? Pourquoi pleure-t-elle ? Soupir ! Son cœur « tam-tam ». Un autre son. Inconnu. Le

piano ? J'aime ! J'aime tellement cette musique d'elle. Je veux toujours l'entendre. On ne se séparera jamais, elle, la musique et moi.

Le temps passe, je m'étire. Je pousse dans son ventre. Je dors beaucoup. Quand elle pleure, je m'éveille. Je me console en écoutant ses musiques. J'ignore ce qui l'attriste. Elle est trop seule ? Pourtant je suis là.



Elle chante aujourd'hui, elle chante ! Il dit : « Quand tu auras fini ta valise, j'irai te conduire à l'hôpital. Habille-toi chaudement. On annonce de la poudrerie. » Et elle répond vivement : « Oui, oui, oui, je suis toute prête. » Elle est contente, mais moi j'ai peur. D'être séparée d'elle. Où va-t-elle ? J'ai beaucoup poussé, je sais. Je m'accroche : « Ne pars pas. Joue ta musique, je resterai là. Et tu ne pleureras plus. » Un curieux mouvement m'agite. Il ne ressemble en rien au rythme de ses pas.

Des voix, des voix lancent son nom à tous les échos. Parlent de bébé, de cadeaux. Une femme dit : « Bonjour, Lili ! » Lili, Lili, je m'endors, Lili.

Des mots graves me réveillent : « Ça y est, ma p'tite dame. C'est pour aujourd'hui. » Avec mes pieds, avec mes poings, je « tam-tam » moi aussi. Je reste ici, je suis bien dans ce noir. Je ne veux pas vivre dans cet endroit où je l'entends pleurer. « Le bébé veut pas sortir. Passez-moi les forceps. » NON ! Moi, je ne veux pas ! Ni aujourd'hui ni demain ! On m'arrache d'elle. On me tire par les pieds. Me renverse sous la lumière. Peur, j'ai peur. Enfin, elle tend les mains et dit : « Donnez-la-moi. » Je m'apaise sur son ventre. De nouveau, j'écoute le tam-tam de son cœur.



Nous revoilà dans la maison de la savane. Les mains de l'homme, heureuses, me touchent. De l'eau dans ses prunelles bleues. Nos regards chavirent.

Je grandis. J'apprends les mots « PPPPapppa » « MMMMamann ». Dans les bras de ma mère, sous la fenêtre, je balbutie : « Beau, beau. » Elle m'emmène dehors. M'installe sous le cerisier, glisse une pâquerette dans ma main et demande : « Ça sent bon ? » Je frotte la fleur sous mon nez en secouant la tête. Je marche dans les herbes. Mon père vient vers nous. Il lance à ses pieds une kalmia, le laurier rose des savanes.



J'ai dix-huit mois. Ma mère attend un autre enfant. Une auto ralentit aux abords de la maison. Maman défroisse sa robe et attache ses nattes en couronne autour de sa tête. Une femme arrive. Brune, souriante. Des cheveux courts et des yeux sombres. Comme ceux de ma mère. Toutes deux parlent de moi et du futur bébé. Soudain, maman me donne à sa sœur en lui disant : « Claire, tu es riche. Tes enfants sont grands. Prends-la. » « MAMAN ! Pourquoi, maman ? POURQUOI ? »



Je trotte dans la maison de tante Claire. Au fond du salon, derrière les portes vitrées, il y a un piano. Noir et muet.

J'ai beaucoup grandi. Bientôt, j'irai à l'école. Tante Claire tricote tout le temps. Des carrés pour une couverture ; des collants et des bonnets pour moi. Tante Claire, c'est ma mère-deux. Elle m'achète souvent des poissons rouges. Quand elle change l'eau, ils s'échappent. Ils finissent par mourir. Tous. Elle m'a apporté une tortue pour remplacer les poissons. Je m'en occuperai toute seule. La tortue me chatouille la main. Elle étire le cou puis cache sa tête sous la carapace. Pour la rassurer, je lui dis : « Aie pas peur, tortue, pas peur. Je te laisserai pas tomber. » Demain, nous irons au chalet. Je l'emmènerai.

Je me promène autour du chalet. À l'avant, sous les fenêtres, tante Claire remplit des boîtes à fleurs. J'y mets l'aquarium avec

ma tortue. Sous les corolles des pétunias, elle doit se croire dans une forêt de parasols multicolores. Je lui dis au revoir et pars à l'aventure du côté de la plage.

J'enlève mes sandales pour courir sur les rochers qui ressemblent à de gros fromages. Pleins de trous. La pluie s'y accumule. Je baigne mes orteils dans cette eau chauffée par le soleil. Dans le lac, en bas, j'attrape des menés. Je les mets dans mes aquariums de pierre. Mais ils disparaissent toujours. Où vont-ils ?

Tante Claire m'a donné un album et un pinceau. Elle dit : « Avec de l'eau, tu peux faire apparaître les couleurs. » J'apporte mon matériel sur les rochers et trempe le pinceau dans mes trous de menés. Je mouille les feuilles picotées, et les dessins deviennent jaunes, verts, roses... Magie ! J'aimerais bien que mes menés apparaissent aussi.



En disant bonsoir à ma tortue, je touche sa carapace et la trouve toute molle. Tante Claire : « Elle a pris un coup de soleil. Elle va mourir. » Dans le chalet, je regarde longuement le chapeau d'explorateur accroché au panache d'un orignal. Je plisse les yeux, fronce le nez et me voilà dans la jungle. Coiffée du chapeau, j'affronte un dragon et délivre ma tortue. Je la ramène avec moi. Dans ma chambre. Pour qu'elle ne meure pas. Ni d'un coup de soleil ni d'un coup de langue du dragon.

Ma chambre donne sur le bois de pins. Le vent raconte à l'écureuil la mort de ma tortue. Il ment. Je ne veux pas l'entendre. La voix de tante Claire se mêle à celle du vent. Elle lui parle de mon courage devant le dragon. Tante Claire doit être dans la véranda, face au lac. Le son de sa voix me rassure. Je m'endors. Dans mon rêve, coiffée d'un grand chapeau, elle se promène en chaloupe et coupe des quenouilles.

Ce matin, à mon réveil, il y a plein de marguerites jaunes au cœur de velours et des quenouilles. Les bouquets sont dans une cruche beige, à côté du foyer.



De retour à la ville, je vais à l'école. Je suis sage et j'apprends mes leçons. Ainsi, on ne pourra pas ne pas m'aimer. Parfois, j'écris des lettres. À ma mère. Tante Claire corrige les fautes. Elle dit qu'on ne commence pas par les mots « je ne t'écris... ». Elle enlève le NE. Je NE t'écris... puisque TOI TU ne réponds pas.



De nouveau, voilà le printemps. Autour de moi, les gens marchent à pas feutrés. Je vais jouer dans la ruelle. La ruelle de la rhubarbe-du-diable. Je me raconte que le diable vient chercher sa rhubarbe les nuits de tonnerre et d'orage. Les nuits sans étoiles. Je rentre pour le souper. Tante Claire est malade. Elle part pour Québec. Elle m'avait promis : « Un jour, je t'emmènerai. » Elle s'en va... à l'hôpital.

Je joue encore dans la ruelle. J'ai trouvé un cahier rempli de morceaux de tissus découpés en zigzags et collés sur des cartons blancs. Je les arrache et les empile en marmonnant une formule magique : NE-M'A-BAN-DON-NE-PAS. Dans le jardin, le mari de tante Claire coupe tous les lilas. Je le vois transporter des seaux et les remplir de fleurs.

Elle est revenue. Guérie ! Derrière le fauteuil de tante Claire, dans le deuxième tiroir du vaisselier en érable, j'ai une minuscule tasse rouge à pois blancs avec une soucoupe assortie. Les jours de bridge, je prends le thé avec elle et ses amies. Je prends... du lait. Tante Claire place sur une desserte toutes les tasses à bordure dorée, et la mienne, rouge à pois blancs. Où a-t-elle trouvé une tasse comme celle-là ? Juste pour moi ! En Chine peut-être...

Mais tante Claire ne joue plus au bridge. Elle repart pour Québec. Son jardin est vide. Moi, on me transplante à la savane.

J'arrive dans une maison pleine d'enfants. Plantés comme des piquets, ils me regardent avec de grands yeux. L'homme, mon père, pose la main sur chacune des têtes en disant : « Jacques,

Solange, Francine, Philippe et Guillaume. » Il ajoute comme pour lui-même : « On ne devrait jamais séparer un enfant de ses frères et sœurs. ». Je me sens étrange, étrangère. Ils sont beaux et j'ai envie de les aimer. Pour eux, j'inventerai des histoires. Pour le moment, je dois avoir l'air d'une grande pimbêche. Ma mère me prend la main et m'emmène au deuxième étage. Deux chambres. Dans celle des filles, je place ma valise près d'une petite berceuse bleue. Deux lits en métal. Du même bleu. Je suis ma mère dans l'escalier et nous sortons par la porte arrière. Dans la cour, elle me confie à la gardienne qui m'entraîne auprès des autres enfants. Elle prend mes mains, en donne une à un frère, l'autre à une sœur. Elle veut que je chante avec eux : « J'ai un beau château, ma tantirelirelire ; j'ai un beau châ... » J'entends la sonnerie du téléphone. Je quitte la ronde et cours vers la maison. Par la porte entrouverte, j'aperçois ma mère. Debout près du poêle, elle pleure. Mon père lui dit : « Je vais parler à la petite. » Ma mère me tourne le dos. Elle entre dans sa chambre. La gardienne vient m'arracher de mon poste d'observation. Elle me ramène dans la ronde. Nous tournons ensemble en scandant : « J'ai un beau châ... teau... » Mon père vient vers nous. Il m'appelle d'un signe de la main. Je marche vers lui, m'arrête à quelques pas. Je n'ose ni m'approcher davantage de lui ni le toucher. Il a des yeux d'un bleu très pâle. Un peu tristes. Il dit : « Ta tante est morte. » Je tourne la tête. NON ! À mes pieds, le gazon est vert. Trop vert ! Je voudrais tout barbouiller de noir avec un pinceau géant. Et les enfants qui dansent ! Alors, je commande au tonnerre de tuer leurs chansons. Je veux que les éclairs éteignent leurs regards joyeux. Je conjure le ciel : « Sépare-toi en deux et vide la planète. Tire-moi de là. Ma mère-deux m'a abandonnée. Elle est morte. » Je ne pleure pas. Ne parle pas. Je regarde intensément la ronde. Comment peuvent-ils encore chanter ? Je marche vers l'est de la galerie. Monte une marche, m'approche de la fenêtre blanche. À carreaux. Sans rideau. Je colle mon nez à la vitre. Derrière moi, le monde a basculé. MAMAN, TOUT EST NOIR. De très loin me parvient... la musique. Quelques notes. Le piano ?